

Le drame des filles-mères et des enfants illégitimes dans "Impossible de grandir" de Fatou Diome

Hangtoun MOUDAÏNA¹ et Yambaidjé MADJINDAYE²

1. Université de N'Djaména (Tchad)

2. Université de N'Djaména (Tchad)

Auteur correspondant : hmoudaina@gmail.com

Article soumis, le 15/05/2025 et accepté, le 23 juin 2025

Réf : AUM12-0114

Résumé : *Impossible de grandir* de la Franco-sénégalaise Fatou Diome pose le problème d'intégration sociale des filles-mères et des enfants illégitimes. L'analyse minutieuse de ce roman rend compte de la marginalisation, de la stigmatisation et de l'exploitation de ces groupes sociaux par la société traditionnelle sénégalaise. Or, par les temps de la mondialisation des économies, de l'évolution des mentalités, de la réévaluation des imaginaires et de la mutualisation des savoirs, ce rejet ne devrait plus être à l'ordre du jour. Ainsi, la présente réflexion vise à dénoncer cette attitude méprisante et discriminatoire à travers l'exemple de Fatou Diome qui se sert de la déchirure pour déconstruire l'identité et construire de nouveaux paradigmes identitaires. L'analyse révèle, à l'aune de la critique thématique, que la construction de nouveaux paradigmes identitaires, telle qu'envisagée par l'auteure, répond préalablement à une logique de dénonciation et de déconstruction du mythe traditionnel pour déboucher sur une société plus juste et plus humaniste.

Mots-clés : Construction de l'identité, déchirure, déconstruction identitaire, enfants illégitimes, filles-mères, mythe traditionnel.

"The Plight of Single Mothers and Illegitimate Children in Impossible de grandir by Fatou Diome"

Abstract: *Impossible de grandir* by Fatou Diome raises the issue of social integration. In it, the Franco-Senegalese writer denounces the social rejection of girl mothers and illegitimate children. A meticulous analysis of this novel reveals the marginalization, stigmatization and exploitation of these social groups by traditional Senegalese society. However, in these times of economic

globalization, changing mentalities, the re-evaluation of imaginary worlds and the pooling of knowledge, such rejection should no longer be the order of the day. The aim of this article is to denounce this attitude, using the example of Fatou Diome, who uses social upheaval to deconstruct identity and construct new paradigms of identity. The analysis reveals, in the light of thematic criticism, that the construction of new identity paradigms, as envisaged by the author, responds first and foremost to a logic of denunciation and deconstruction of traditional myth, leading to a fairer, more humanist society.

Keywords: Identity construction, breakdown, identity deconstruction, illegitimate children, daughters-mothers, traditional myth.

Introduction

Question à la fois transcendante, pluridisciplinaire et actuelle, la déconstruction identitaire implique, non seulement la mutualisation des savoirs, mais aussi et surtout la réévaluation des valeurs socioculturelles africaines. À en croire Joseph Ki-Zerbo (2017), Léonora Miano (2021), Achille Mbembe (2010) et Felwing Sarr (2016), la déconstruction de l'identité conditionne aujourd'hui le développement intégral des peuples d'Afrique, et ce, à l'instar de ceux d'Asie, d'Amérique et d'Europe. Comme Frantz Fanon (1991) et Albert Memmi (2002), ces intellectuels africains estiment que le développement de l'Afrique est possible, mais à la seule condition que les peuples africains défétichisent et déterritorialisent l'identité, d'une part et d'autre part, qu'ils désoccidentalisent et décolonisent les mentalités. Aussi invitent-ils leurs compatriotes à repenser résolument leurs cultures.

De fait, en littérature, de nombreux écrivains délaissent l'écriture fictionnelle classique pour donner à leurs textes un caractère autofictionnel. C'est l'exemple de l'écrivaine Fatou Diome. D'origine sénégalaise Fatou Diome s'approprie, dans *Impossible de grandir*, certaines valeurs culturelles sérères et en écarte d'autres. Puisant dans le patrimoine culturel africain et occidental, elle y montre comment les pratiques sociales et culturelles sérères marginalisent la femme et l'enfant, de quelle manière l'autoritarisme avunculaire défait les liens familiaux et

comment certains convertis en islam contraignent, par leur regard réductionniste, la fille-mère et l'enfant illégitime au cloisonnement identitaire. Passant de la tonalité pathétique à la tonalité satirique, son roman se distingue aussi par un franc-parler qui témoigne de sa déchirure propre et de son désir de construire de nouveaux paradigmes identitaires.

Dès lors, il importe de s'interroger : comment la déchirure conduit-elle, chez Fatou Diome, à la déconstruction de l'identité pour finalement déboucher sur la construction de nouveaux paradigmes identitaires ? En quoi *Impossible de grandir* de Fatou Diome constitue-t-il une invite à la déconstruction de l'identité et à la construction de nouveaux paradigmes identitaires ? Les filles-mères et les enfants illégitimes ont-ils choisi leur statut ?

Se fondant ainsi sur la perspective d'une approche thématique des textes romanesques, la présente contribution se noue autour de deux grandes parties : la déchirure comme motif de la quête de l'identité chez Fatou Diome et la construction de nouveaux paradigmes identitaires.

1. La déchirure comme motif de la quête de l'identité et du discours satirique

Étymologiquement, une « déchirure » désigne une grande douleur morale qui est souvent causée par la séparation. Synonyme de « déchirement », elle signifie aussi « rupture », « désunion ». En littérature, le vocable « déchirure » évoque une situation de crise morale ou affective chez les individus dans leur société. Elle renvoie, ensuite, à un sentiment de malaise social ou identitaire. Elle sous-tend, enfin, une douleur morale ou psychologique. Liée à la douleur, une déchirure désigne, en outre, une plaie, une désolation, une déception, qui s'observe dans les attitudes d'un individu au sein du groupe.

Dans leur ouvrage collectif intitulé *Littératures et déchirures* (2008), Clément Dili Palai et Daouda Paré, critiques

camerounais, ont été on plus clairs. Ils définissent la déchirure comme un état, une conscience, une situation dans laquelle l'individu se trouve en discordance avec lui-même ou avec son environnement : « La déchirure suppose qu'il y a, au préalable, une unité. Déchirer un tissu, c'est rompre l'homogénéité de l'étoffe. Il en est de même de l'être humain. La déchirure est vécue par l'homme comme une brisure, une rupture, une cassure dans le fil harmonieux de son existence » (Palaï et Paré, 2008, p.9). Cela dit, la déchirure évoque une crise liée à un manque constant ou une dysphorie permanente chez les individus. Elle soulève une question d'intégration sociale, de vie en société ou du vivre ensemble.

Au regard de ces différentes acceptions, on s'aperçoit que la déchirure est l'action de rompre d'avec le groupe. Elle sous-tend aussi une remise en cause des valeurs morales et culturelles, politiques et économiques, anciennes ou modernes, qu'on estime rétrogrades ou incohérentes. Dans cette perspective, il suit que la déchirure traduit une situation de trouble, de chagrin ou d'affliction morale et affective chez les individus. Elle met en lumière les comportements des êtres humains, en l'occurrence des victimes identitaires dans leurs sociétés. La déchirure permet de saisir les causes du repli ou de la quête de l'identité chez un individu dans son groupe social respectif ou dans celui des autres.

Chez Fatou Diome, la déchirure évoque des troubles identitaires permanents. Elle sous-tend une putréfaction sociale et culturelle des valeurs traditionnelles et modernes. Elle renvoie aussi à une dégradation des mœurs, un dysfonctionnement mental au sein des sociétés africaines modernes. La déchirure soulève, chez elle, des problèmes socioculturels d'extrême gravité. Écrivaine engagée, Fatou Diome donne à lire et à voir une Afrique contemporaine dont les membres sont déchirés sur les questions traditionnelles et modernes. En effet, à lire attentivement *Impossible de grandir* de cette auteure franco-sénégalaise, on

s'aperçoit que l'Afrique, mais aussi le monde, traverse une dysphorie identitaire. Pour bien comprendre cette déchirure, il importe, de prime à bord, de cerner les motivations de la quête de l'identité à l'aune du vocable déchirure.

1.1. La déchirure comme motif de la quête de l'identité

Chez Fatou Diome, la quête de l'identité est liée à un problème d'intégration sociale. Elle provient du rejet social dont sont victimes les filles-mères et les enfants illégitimes. Ces groupes sociaux sont, non seulement marginalisés par la société traditionnelle sénégalaise, mais aussi stigmatisés et exploités par certains membres de leurs familles. Ils sont réduits en esclave, en laissés-pour-compte. Le sort, qui leur est réservé, est celui de souffre-douleur. C'est l'exemple de Salie et de Nkoto, sa mère. L'héroïne du roman, Salie, est née hors mariage. Cette naissance lui attire d'innombrables ennuis liés à son intégration sociale. D'abord, sa génitrice l'ignore complètement pendant l'enfance. C'est chez ses grands-parents qu'elle a réussi à avoir la vie sauve. Ceux-là au moins lui offrent un accueil chaleureux et l'élèvent dans la dignité, le respect et la bravoure. À cause de leurs soins, Salie confond sa grand-mère à sa mère, au point de prendre sa mère pour une grande sœur.

En revanche, l'oncle maternel de Salie la charge quotidiennement des fautes qu'elle n'a pas commises. Pour lui, Salie est une bâtarde qui jette de l'opprobre sur la famille. Bien que la tradition sérère soit matrilineaire, l'oncle de Salie ne la reconnaît pas comme un membre de la famille. Aussi la traite-t-elle comme une étrangère, une simple domestique. Les charges ménagères, notamment lessiver, mettre de l'eau dans les jarres, nettoyer les enfants, faire la cuisine, faire les courses journalières, tresser les enfants, nettoyer la cour, reviennent uniquement à Salie pendant que ses cousines et cousins suivent les séries et émissions télévisées sur leur écran au salon comme le dit le narrateur : « Pendant qu'ils s'amusaient, elle balayait, récurait, cuisinait, repassait ou

allait faire des courses chronométrées. Le temps qu'ils passaient au cinéma, au sport ou devant la télévision, elle le passait à s'abîmer en tâcheronnat. C'était ça, ses vacances en ville, elle aurait aimé ne les avoir jamais vécues » (*Impossible de grandir*, p.159). L'extrait ci-dessus montre clairement que Salie mène, chez son oncle, une vie de souffre-douleur.

Plutôt mélancolique que convivial, son séjour vacancier chez son oncle lui a laissé des souvenirs de désenchantement sans pareil. Marqué de traitements inhumains, ce séjour restera à jamais gravé dans la mémoire de Salie : « C'était ça, ses vacances en ville, elle aurait aimé ne les avoir jamais vécues ». Il y a, ici, une certaine répétition des faits. Autrement dit, l'oncle de Salie n'est pas à sa première méprise. Bien au contraire, son attitude à l'égard de Salie est permanente. Il en résulte également que le rapport, qu'il y a entre Salie et son oncle, est un rapport de force qui défigure, déshumanise et écrase. Aux yeux de l'oncle, Salie n'existe pas comme un humain, un membre de la famille. C'est pourquoi ses droits et devoirs sont simplement méconnus par ce dernier. Même la pitance se mérite chez lui quand il est question de Salie : « Je ne vais pas te nourrir tout un été à rien foutre ! Tu te crois où ? Si ta grand-mère te pourrit et t'engraisse inutilement, ici, tu vas mériter ton pain » (*Impossible de grandir*, p.155). Dans cet extrait, il est clair que l'oncle de Salie nourrit une haine viscérale contre sa nièce. Sa condescendance blessante témoigne de lui qu'il n'aime pas Salie.

Ainsi, comme Salie ne compte pas à ses yeux, cet oncle use de tout son poids pour l'exploiter, l'offenser. Il ne veut d'elle que pour des intérêts mesquins. Comme si cela ne suffisait pas, son épouse ainsi que ses enfants négligent Salie. Passant son temps à frapper Salie pour ce qu'elle n'a pas fait ceci ou cela, la femme, elle aussi, traite, à chaque occasion, sa victime de menteur. Personne n'a pitié de la pauvre Salie. Au contraire, son silence et ses pleurs sont interprétés, par sa tante, comme une

résistance : « Ah, tu fais ta fierté ! Tu ne veux pas crier ? Tu me tiens tête maintenant ! Eh bien, tu vas voir ! » (*Impossible de grandir*, p.105).

Si l'enfant ôte le voile de déshonneur sur la famille et permet à celle-ci de se perpétuer, chez Nkoto, c'est plutôt le contraire. Depuis la naissance de Salie, Nkoto ploie sous la pesanteur de la tradition parce qu'elle a conçu dans un mariage illégitime. En effet, être fille-mère est perçu, dans la tradition sérére, comme un opprobre. Cependant, au lieu d'assumer son acte, Nkoto charge Salie de ses erreurs de jeunesse. Bien que remariée, Nkoto continue à mal prendre les visites de Salie. En présence de cette fille, Nkoto s'engouffre souvent dans le mutisme. Interrogée sur l'identité de l'homme avec qui elle se trouve sur la photo, la colère de Nkoto se déchaîne. Elle frappe et renvoie manu militari Salie chez ses grands-parents en ces termes : « Dégage ! Allez, rentre déjeuner chez toi ! [...] J'ai dit dégage ! Va manger chez toi ! » (*Impossible de grandir*, pp.46-47). Il en est ainsi chaque jour et partout.

À l'école comme dans la rue, Salie est appelée « bouche illégitime » (*Impossible de grandir*, p. 49). Quand l'une de ses camarades l'interroge sur la raison de son absence, une autre de répondre : « Laisse-la, tu sais bien, elle n'a pas le droit » (*Impossible de grandir*, p.50). D'autres encore l'appellent : « Domi-haram » c'est-à-dire « enfant du péché, fille de Sheitan ! » (*Impossible de grandir*, p.47). La fusion de ces condescendances verbales a fini par provoquer chez Salie une véritable crise de soi. Elle se demande les motifs de ces appellations : « Pourquoi son mari m'appelle la fille de Sheitan, la fille du diable » (idem), « Si je suis la fille du diable, où habite mon père ? » (*Impossible de grandir*, p.50). Elle demande à sa grand-mère le sens de « bouche illégitime » : « Maman, c'est quoi une bouche illégitime ? » (*Impossible de grandir*, p.56). Nous

comprenons donc que Salie a subi de son groupe social le rejet. Pour ce groupe social, elle est une bâtarde, une pestiférée.

De part et d'autre, Salie est ainsi écrasée. Cette situation humiliante la plonge dans le repli identitaire et la résilience. Son refus de crier ou de pleurer devant sa tante traduit cette résilience. Ici, il induit que la déchirure de Salie est forcée. Elle n'est pas voulue puisque Salie est accusée pour ce qu'elle n'a pas fait et pour ce qu'elle n'est pas.

La quête de l'identité de l'héroïne vise donc à échapper au sort que lui assigne la société. En d'autres termes, le repli identitaire signifie qu'elle n'est pas en sécurité. Il signifie également que les enfants illégitimes sont des laissés-pour-compte au Sénégal et particulièrement en pays sérère. Comme être né d'une fille-mère vous expose et vous maintient prisonnier à perpétuité, Salie se déchire. Elle prend sa distance de la famille, de tout le monde : « Depuis la bâtarde qu'on indexait, rejetait par-ci par-là, j'ai grandi et je ne demande plus à personne de bien vouloir m'admettre » (*Impossible de grandir*, p.480). Partant de ce motif, il sied de dire que l'identité attribuée pousse à la déchirure. Elle vise à écraser l'Autre. Elle charrie l'exclusion sociale de l'Autre.

Il est, de ce fait, dangereux de traiter différemment autrui, surtout s'il fait partie de la même famille que vous, car le rejet, qui vient de l'un des membres de la famille, est plus désastreux que tous les autres. Aussi le narrateur-personnage dit-il : « La famille ne sert à rien lorsqu'elle ignore l'amour et tient uniquement par la tyrannie » (*Impossible de grandir*, p.184). Par ailleurs, la déchirure n'est pas seulement un motif de la quête de l'identité chez Fatou Diome, il constitue aussi un motif de dénonciation, de discours critique.

1. 2. La déchirure comme motif du discours satirique

Miroir social, *Impossible de grandir* de Fatou Diome est un roman satirique de par son titre et son contenu. Il peint avec minutie les

réalités sociales et culturelles, voire politiques des peuples d'Afrique contemporaine chez lesquels il s'observe une crise d'identité ou d'appartenance. Ce roman pose avant tout le problème d'intégration sociale des groupes sociaux tels que les filles-mères et les enfants illégitimes. Ces derniers sont marginalisés, stigmatisés et exploités par leur propre entourage au nom du principe traditionnel. Or, à voir de près ce problème, il suit que les Africains se rejettent arbitrairement. Ce qu'ils évoquent comme principe de valeurs morales traditionnelles est plutôt l'émanation d'un déracinement culturel qui ne dit pas son nom. Ancré dans les pratiques sociales quotidiennes contemporaines, ce fait fragilise, non seulement la cohésion sociale, mais il désacralise la notion de famille.

En effet, à cause de sa naissance, Salie est considérée comme une bâtarde par ses oncles et son entourage. Quant à Nkoto, sa mère, elle reste longtemps prisonnière de cette naissance avant mariage. Salie et Nkoto sont donc toutes deux victimes des pesanteurs sociales. Leur sort se recoupe avec celui de Fatou Diome. Cette rencontre de destin n'est pas fortuite. Bien au contraire, elle relève d'une stratégie discursive qui singularise l'écriture romanesque chez Fatou Diome ; en effet, l'écriture constitue chez cette écrivaine un acte de liberté. L'extrait suivant l'illustre bien : « Je dégaine mon glaive et monte au front, nos ancêtres ne se débinaient pas, ils mouraient au combat. Alors, puisque leurs *djoundjouns* me poursuivent, allons-y, une bonne fois pour toutes » (*Impossible de grandir*, p. 374). Ici, tout est clair : Fatou Diome fait de la déchirure un moyen de dénonciation des pratiques sociales. Écrivaine engagée pour la cause humaine, Fatou Diome se montre dans ce texte impitoyable à l'égard de tout ce qui écrase, marginalise ou prive la femme ou l'enfant de sa liberté. La virulence du ton traduit son engagement, sa détermination à défendre les « oubliés de l'Histoire » pour reprendre les termes de Joseph Ki-Zerbo dans son ouvrage

intitulé *Regards sur la société africaine*¹. C'est un combat qu'elle mène avec sa dernière énergie. Mêlant, en fait, fiction et réalité, *Impossible de grandir* paraît, à ce titre, un roman qui dit l'indicible, qui nomme l'innommable. Il suffit de lire la déclaration suivante de la narratrice pour s'en convaincre : « Je vais donc vider cette outre matrilineaire, qui lance à mes trousses, depuis le temps qu'elle m'écrase les épaules » (*Impossible de grandir*, p.375). Cela dit, la déchirure fonde l'écriture romanesque chez Fatou Diome. Elle est au cœur de sa lutte d'émancipation. Par conséquent, déchirure et écriture se soutiennent. Elles véhiculent une même visée : « vider l'outre matrilineaire », source du malaise identitaire chez Salie et Nkoto.

Si dans *Afrotopia*, Felwing Sarr estime que « nommer, c'est guérir » (Sarr, 2016, p.93), il sied de dire, ici, que Fatou Diome se sert de la déchirure pour panser les blessures de ses personnages et partant des femmes et enfants stigmatisés à travers le monde et, en particulier, en Afrique où la tradition bat son plein. Au-delà de ce pansement, elle critique l'autoritarisme avunculaire sérère lequel n'édifie ni ne consolide, aujourd'hui, les liens familiaux. En pointant du doigt la tradition qui confère autant de pouvoir aux oncles qu'aux géniteurs des enfants, Fatou Diome trouve que celle-ci accroît le nombre d'hypocrites au Sénégal, car, au nom de la tradition, les filles-mères sont des laissées-pour-compte alors que les garçons qui les ont engrossées sont libres de leur mouvement. La question, que Salie se pose à ce moment précis, est de savoir si c'est en buvant de l'eau de pluie que ces filles-mères sont tombées enceinte :

Pendant ce temps, s'exclame Fatou Diome, les filles-mères, abandonnées à elles-mêmes, luttent, souffrent, pleurent et

¹Joseph Ki-Zerbo, 2017, *Regards sur la société africaine*, Dakar, Nouvelles Éditions Numériques Africaines.

meurent en silence, alors qu'elles ne tombent pas enceinte en buvant l'eau de pluie. Mais ce sont toujours les femmes et les enfants qui paient l'hypocrisie sociale. Alors, pour ceux qui vont se le demander, voilà pourquoi j'ouvre ma gueule de bâtarde sans complexe ! Je ne veux pas être la complice de ceux qui me torturaient et de ceux qui les observaient sans rien dire » (Impossible de grandir, p.386).

Il résulte de ce propos que les femmes et les enfants sont victimes de l'injustice sociale. Exploités et marginalisés par les leurs, ils sont encore écrasés sous la pesanteur de la tradition sans que le droit ne soit évoqué ou dit. Étant elle-même fille illégitime, Fatou Diome rend ici un hommage à la femme et à l'enfant africains, en général et en particulier sénégalais. Partant de la déchirure, cette auteure engagée traite en même temps de la condition humaine. Ce qui l'anime, c'est essentiellement l'insertion sociale des êtres faibles. Ainsi, l'ancrage culturel ou traditionnel consiste à conscientiser les peuples par ce que Felwing Sarr nomme : « Tourner son regard vers l'intérieur pour éveiller » (Sarr, 2016, p.152). Cela dit, l'exclusion de ces groupes sociaux provient des éléments culturels rétrogrades. Aussi Fatou Diome exhorte-t-elle chaque individu, chaque peuple, à opérer un travail de dépoussiérage au sein de ses propres cultures et pratiques sociales. Pour ce faire, il faut s'armer de courage et jouir d'une once d'humanisme. L'intervention du grand-père de Salie dans ce roman s'interprète, à cet effet, comme la voie de la logique sans laquelle les familles et les sociétés demeureront dans l'anarchie. Au nom de la raison, donc, Fatou Diome convie ses lecteurs à la déconstruction des imaginaires.

2. De la déconstruction à la construction de l'identité

La déconstruction des imaginaires, des discours ainsi que la construction de nouveaux paradigmes identitaires constituent le piédestal de la fiction romanesque chez Fatou Diome. Cela se traduit à travers l'expression métaphorique du titre :

« Impossible de grandir » et le retour dans le passé ou l'invocation de la mémoire des ancêtres et des partisans de la non-violence. Son roman se lit aussi comme un témoignage vivant des vécus des peuples africains avec leurs lots de racisme, d'exclusion sociale, de tribalisme ou de xénophobie. Dans cette perspective, il induit, a priori, que la déconstruction de l'identité est une question de bon sens ou de justice. Au nom donc des droits humains et de la protection de l'enfance, Fatou Diome compte redorer le blason du vivre-ensemble. À l'instar des autres écrivains de la nouvelle génération comme Léonora Miano, Pierre-Célestin Ombété Bella et bien d'autres, Fatou Diome fait de la littérature un instrument de déconstruction de l'identité, des pensées et de discours. Cette déconstruction vise à repenser son rapport à l'Autre, à se redéfinir et accepter ou assumer son identité. Cela dit, ce qui importe, c'est d'être dans sa vérité et non dans celle que nous propose l'Autre, l'étranger. Ce faisant, son roman se veut la peinture sociale, culturelle et politique de l'Afrique contemporaine.

2.1. La déconstruction de l'identité

Étymologiquement, la déconstruction sous-tend un élagage, un démembrement, une ablation des parties d'un corps, qu'il soit culturel, discursif, conceptuel, via un examen minutieux. Elle signifie aussi défaire une construction qui existe bien entendu. Elle suppose, enfin, une remise en question des faits culturels, sociétaux et traditionnels. Dans cette optique, parler de déconstruction de l'identité revient à questionner les sources du malaise identitaire chez les individus. Or, dans *Impossible de grandir*, il suit que la quête de l'identité de Salie et la résignation de Nkoto proviennent de la tradition, d'une part, et de la mentalité, donc de la culture, d'autre part. Culture et tradition étant liées aux idéaux, elles sont le plus souvent invoquées et utilisées pour justifier ou condamner telle ou telle pratique sociale. Ce sont elles qui régulent, en principe, la vie en société.

Malheureusement, il arrive que ces outils de régulation mettent en mal la vie en société. C'est le cas de Salie et Nkoto dans *Impossible de grandir* de Fatou Diome.

Victime d'un mariage refusé, Nkoto passe des années à porter le fardeau de son amour méconnu. Remariée plus tard selon les convenances de la tradition et de la société, elle ne parvient pas toujours à mener une vie épanouie. En effet, cette femme est restée, sa vie durant, malheureuse. Face à Salie, sa fille aînée, Nkoto se renferme. Elle s'exile psychologiquement. Elle s'enveloppe dans un silence complice et, cela des jours et des années durant. Ici, ce n'est pas autant la présence de Salie qui l'étourdit ou l'ennuie. Mais, c'est le qu'en-dira-t-on. En ignorant la présence de Salie dans son nouveau foyer, Nkoto cherche à fuir les on-dit. Aussi la chasse-t-elle désespérément aux heures de repas. Si aucune mère n'abandonne délibérément le fruit de ses entrailles, il convient de souligner ici que le renvoi de Salie par Nkoto est l'expression d'un mal être social démoralisant. En fait, depuis sa première grossesse qualifiée d'illégitime, Nkoto est devenue la risée de sa famille, notamment l'oncle de Salie qui l'accuse d'avoir jeté de l'opprobre sur la famille. C'est à la veille du mariage de Salie que Nkoto s'exprimera comme une affranchie :

Le lendemain, dès l'aube, Nkoto s'était pointée chez moi, enfin chez mes grands-parents, avec plein de cadeaux : du thiouraye, un pagne de tissage traditionnel, des bethios, des perles, colliers et dial-diali, avec un sourire coquin, que je ne lui avais jamais connu. Tiens, c'est pour toi, pour le mariage ! Il est temps que ça s'arrête, cette souffrance par les sentiments, déclara-t-elle. Tout le monde est fatigué, nous en avons tous assez de ces tiraillements sans fin. Tu as raison, ma fille, épouse qui tu aimes ! Je te soutiens de tout mon cœur, si, comme toi, j'avais osé, me murmura-t-elle, si seulement... (Impossible de grandir, pp.352-353).

Ce passage montre clairement que Nkoto souffrait moralement et sentimentalement. En soutenant Salie dans sa décision de se marier, Nkoto brise implicitement les verrous qui la maintenaient prisonnière. Le point de suspension signale dans ce cas son regret. Elle regrette d'avoir choisi la voie de la soumission à la tradition. Sur ce, il ressort inéluctablement que Fatou Diome tire à boulets rouges et à bout portant sur la tradition qui maintient la femme africaine sous le pan de la société et qui la charge de tous les maux de la société.

Ensuite, qualifiée d'enfant illégitime par la société, Salie connaît trop tôt le rejet, l'exclusion sociale. Bien que Guelwarr de souche, Salie ne bénéficie de protection et d'affection que chez ses grands-parents qui l'élèvent. Si ces derniers la connaissent comme l'une des filles authentiquement guelwarr et sère, pour son oncle, Salie ne fait pas partie de la grande famille : elle n'est qu'une bâtarde. C'est pourquoi il ne cesse de lui crier dessus. Sur cette question de bâtardise, Fatou Diome accuse la culture africaine, mais en l'occurrence la culture musulmane où ce phénomène est criard.

Pour faire la lumière sur ce problème qui met en mal la cohésion sociale, Fatou Diome donne la parole à l'un de ses personnages qui incarne le passé précolonial à savoir le grand-père de Salie. Pour ce grand-père, « l'expression *dômou djitlé* n'est pas sère » (*Impossible de grandir*, p.327), car les Guelwarr sont des gens respectables, travailleurs et braves. Ensuite, l'expression « fille illégitime » est déplacée puisque la fondatrice du village Niodor « n'a jamais été mariée. Elle eut pourtant quatre enfants » que la « légende dit que c'est le vent qui les lui faisait » (*Impossible de grandir*, p.329). De l'avis de ce personnage, « avant l'islam, pratiquement tous les aînés des familles étaient nés ou conçus avant la célébration du mariage. Petite mère, c'est l'oubli de nos traditions qui fait de toi une fille comme ils disent » (*Impossible de grandir*, p.328). Il ajoute avec assurance qu'«

évidemment, c'était avant l'islam et personne n'y trouva rien à dire. Nos ancêtres animistes étaient tolérants et remerciaient Roog pour chaque vie qui venait agrandir la famille » (*Impossible de grandir*, p.329).

De ce qui précède, il va sans dire que les cultures et traditions sères comportent des éléments rétrogrades pour le vivre-ensemble. Si l'idée de fille-mère et d'enfant illégitime témoigne de l'influence de la culture étrangère introduite en Afrique par l'islam, il suit que l'être africain moderne porte en lui deux mondes, deux identités, deux ou plusieurs cultures. En identifiant Salie à son grand-père qui a su concilier traditions et modernisme, Fatou Diome veut dire donc que ce qui manque aujourd'hui aux peuples sénégalais et africains, c'est la capacité de fusionner ou de concilier les héritages africains avec ceux de l'Occident. Elle dénonce, par ailleurs, la déviance des convertis en islam qui « maîtrisaient à peine la première sourate du Coran, causaient nouvelles règles sociales et perdaient le nord, avec leur récente foi, totalement en porte-à-faux avec les coutumes locales » (*Impossible de grandir*, p.319). En résumé, Fatou Diome exhorte les peuples africains, en l'occurrence les Sénégalais, à déconstruire les imaginaires et leurs discours pour le bien-être social de tous ; car sans l'intégration sociale de chaque acteur, il n'y aura pas de développement intégral. Dans ce sens, la démarginalisation de l'identité de la femme et de l'enfance est une chose importante. Elle l'est en ce sens qu'elle leur permet de participer aux concerts de nations, à l'organisation de la vie communautaire.

Politiquement, Salie incarne également l'Africaine contemporaine. Celle-ci porte en elle deux héritages : africain et occidental. Écartelée entre deux mondes dont l'un est dominé par les valeurs ancestrales et l'autre par les valeurs modernes, l'identité de l'Afrique est aussi illégitime contrairement aux autres continents. En effet, chacun de ses pays est né de la tracée

arbitraire des frontières qui a surtout divisé et éloigné les peuples d'une même ethnie, d'un même clan, les uns des autres. C'est le cas du peuple sérère et de bien d'autres peuples en Afrique. Installé au Sénégal, les Sérères se trouvent aussi en Gambie, en Mauritanie et minoritairement dans les autres pays voisins du Sénégal.

Au Tchad, des peuples comme Kéra, Tupuri et Massa se retrouvent aussi au Cameroun. Or, cette balkanisation n'est pas sans conséquence sur le vivre-ensemble. Pour une question de chefferie, les Massa de Bongor au Tchad et ceux de Yagoua au Cameroun se sont déjà entretués. Si les États africains sont nés des tracées arbitraires de frontière par les colonisateurs, il ne fait aucun doute, estime Fatou Diome, que ces États sont aussi illégitimes. À en croire justement Ahmadou Kourouma, chez qui l'expression « bâtard de bâtardise » revient à plusieurs reprises dans son célèbre roman *Les Soleils des indépendances* (1968), il n'y a pas de légitimité qui tienne, car si Fama est passé de statut social de prince (avant la colonisation) à celui de vautour (après la colonisation), c'est parce qu'il n'a pas su s'adapter au changement qu'impose le temps. De même, Fatou Diome et Ahmadou Kourouma trouvent que l'identité politique et sociale de l'Afrique postcoloniale est une identité illégitime dans la mesure où ses élus ou dirigeants actuels n'étaient pas des Fama, c'est-à-dire des princes et princesses. Mais, à la faveur de la colonisation, ceux-ci sont tout de même parvenus à commander, un rôle qui n'était pas le leur. C'est encore dans cette perspective que le grand-père de Salie menace d'exposer tous les bâtards du village si Salie continue à se faire humilier par cette appellation « fille illégitime ». La réaction de ce vieillard atteste que le substantif illégitime n'existait pas dans le vocabulaire sérère.

En considérant ces exemples, on comprend que les pratiques sociales et les cultures sérères sont intoxiquées, sinon influencées

par des cultures étrangères. Le vocable « illégitime » ne figurait pas dans le lexique sérère précolonial. C'est le contact avec l'Occident qui a introduit cette idée dans la pensée des peuples. Salie n'est pas, dans ce cas, « illégitime ». Sur ce, il va sans dire que Fatou Diome s'approprie cette histoire d'illégitimité pour décoloniser les mentalités de ses compatriotes et lecteurs. Elle veut dire que cette question est, juridiquement, un non-lieu. Aussi importe-t-il d'arrêter son extrapolation. Il faut de même cesser de se haïr ou se rejeter injustement. Salie ou les enfants illégitimes ainsi les filles-mères sont plutôt des victimes qui réclament justice mais que la société ignore. Il suffit de lire cet extrait pour bien le comprendre :

En terre guelwaar, pour nos anciens, les enfants étaient le trésor de chaque lignée et, pour eux, le poisson débarquait à toute heure et les greniers n'étaient jamais vides, c'était même l'honneur des pères et des oncles. Aujourd'hui, certains, qui ont quitté la tradition, sans trouver une porte de réussite dans la modernité, boivent du thé à longueur de journée, végètent avec des mains de pianiste, loin des champs et des filets de pêche qui firent naguère l'autonomie de leurs pères. Impossible de grandir, p.366).

Ce texte montre que la marginalisation, tout comme la stigmatisation de l'enfant, est une dérive socioculturelle. L'enfant est une source de bénédiction : il permet, non seulement aux couples de devenir des parents, mais et surtout il perpétue la lignée.

Tout compte fait, Fatou Diome s'approprie les cultures pour mieux conscientiser ses lecteurs. Elle passe des pratiques modernes aux pratiques anciennes pour faire entendre raison. La déconstruction de l'identité consiste ainsi à « se libérer de tout ce qui, dans la modernité comme dans la tradition, réduit l'être humain, anéantit sa force et sa créativité et le livre poings et pieds liés aux structures monstrueuses d'un ordre économique mondial implacable » (Sarr, 2016, p.33). Elle sous-tend également une

désoccidentalisation des pensées. En témoigne le propos de Léonora Miano dans *Afropea* : « Pour que prenne fin la réclusion, il faudra répudier les schémas induits par l'occidentalité. (Miano, 2021, p.44). Autrement dit, l'occidentalité ne permet pas à l'Afrique de s'émanciper ou se développer. Ce que les peuples d'Afrique doivent faire, c'est de détourner leur regard de l'Occident pour valoriser les valeurs républicaines et l'humanisme qui existent dans leurs cultures et modes de vie. Pour ce faire, il convient de souligner que le militantisme de Fatou Diome ou son féminisme vise à redonner aux êtres marginalisés de l'Afrique et du monde entier de l'espérance : « Pourvu qu'aucune des sœurs de Nkoto, plus jamais, nulle part dans le monde, n'ait à payer si cher, toute sa vie durant, le simple droit d'aimer » (*Impossible de grandir*, p.382). Dans ce contexte, Fatou Diome dit expressément que « devenir adulte, c'est oser se retourner et, enfin, faire face aux loups » (*Impossible de grandir*, p.378). Autrement dit, ce n'est pas en fuyant la difficulté, le mal, qu'on pourra le dompter. Bien au contraire, c'est en l'affrontant. C'est en assumant son identité, en acceptant son destin, qu'on pourra mieux agir pour son amélioration.

Bref, *Impossible de grandir* n'est pas la chronique d'une famille ou d'une inclusion sociale en dérive, c'est plutôt l'expression d'un humanisme moderne basé sur des valeurs républicaines et universelles.

2.2. La construction des nouveaux paradigmes identitaires

Au-delà de la satire socioculturelle, la fiction romanesque de Fatou Diome véhicule une vision nouvelle d'une Afrique contemporaine cosmopolite, multiculturelle et hybride dans laquelle priment les valeurs républicaines et humanistes. Déconstruisant les imaginaires et pensées identitaires rétrogrades, cette auteure plaide pour la cohésion sociale, la justice et l'équité. Elle veut redorer le blason de l'humanité. Défenseuse des droits humains, Fatou Diome se sert de la question

identitaire pour construire de nouveaux paradigmes qui n'excluent ni ne briment la femme et l'enfant sénégalais ou africains, fussent-ils fille-mère ou bâtard. En effet, privés de leur liberté d'expression, la fille-mère et l'enfant illégitime constituent en Afrique, en général et, en particulier, au Sénégal des laissés-pour-compte, des sans-abris et des souffre-douleurs. Ils sont stigmatisés, marginalisés et exploités par leurs proches. Dans leur société, ils sont écrasés et humiliés. Ce sort est, pour Salie et son auteure Fatou Diome, injuste ; car une femme, estiment-elles, ne tombe jamais enceinte en prenant l'eau de pluie, ni l'enfant ne s'invite lui-même au monde. S'il est scientifiquement démontré que c'est le mâle qui engrosse la femelle et que l'enfant est le fruit de l'amour entre deux adultes de sexes opposés, Fatou Diome trouve là qu'il y a une fausse accusation au sujet de la fille-mère et de l'enfant illégitime. Étant elle-même victime, Fatou Diome ne cache pas dans son roman son intention de construire de nouveaux paradigmes identitaires : « J'écris pour tremper ma plume dans les plaies béantes et dessiner un autre monde, que je voudrais plus doux » (*Impossible de grandir*, p.387).

Le propos ci-dessus montre clairement l'intention de Fatou Diome de contribuer à construire un monde humaniste où il fait bon vivre et dans lequel chacun est à sa place. S'identifiant ainsi aux figures féministes et emblématiques du monde littéraire africain et occidental, Fatou Diome veut démarginaliser l'identité de la femme et de l'enfant à travers le monde, mais plus spécifiquement en Afrique. Elle veut les délivrer et leur accorder la liberté de circuler, de choisir et d'aimer. Pour elle, le monde est fait pour tous : « [...] sans liberté, rien ne vaut rien. J'écris, pour dire que la soumission n'est pas une fatalité, qu'on peut et doit toujours contester un contrat léonin, même si c'est celui de la famille » (*Impossible de grandir*, p.388).

Comme le Martiniquais René Maran, auteur du roman anticolonial *Batouala*, Fatou Diome nomme, dans *Impossible de*

grandir, l'innommable. Elle dit haut ce que les autres femmes, à l'image de Nkoto, n'ont pas eu l'audace suffisante de dire. Avec son franc parler, elle veut dire que ce qui compte chez elle, c'est l'acquisition de la liberté. C'est aussi l'intégration sociale de ceux qu'on a écartés injustement comme le précise cet extrait : « J'écris pour dire tout ce que ma mère n'a pas osé dire et faire ! J'écris, afin que dans sa lignée de femmes, elle soit la dernière sacrifiée, car ma liberté est un non tonitruant, que je ne cesserai de transmettre, jusqu'à mon dernier souffle, à toutes mes sœurs d'Afrique et d'ailleurs » (*Impossible de grandir*, p.390). À cet effet, il convient de souligner que cette auteure franco-sénégalaise ne cherche pas à tourner le dos à ses traditions. Bien au contraire, elle démontre sa maîtrise des traditions sérères et africaines anciennes comme modernes. Son retour dans le passé ancestral ou précolonial participe, dans ce sillage, de sa stratégie narrative et fictionnelle qui consiste à rétablir le droit ou la justice à sa place. Menant un combat farouche contre les tortionnaires et les convertis zélés en islam, Fatou Diome veut faire savoir à ses lecteurs que la tradition négro-africaine ancestrale repose sur les valeurs comme le respect d'autrui, l'honnêteté, la droiture, l'acceptation de l'Autre. En prônant l'hospitalité, la tolérance, la lutte pour la liberté dans son roman, Fatou Diome veut, non seulement dire que le Sénégal est un pays idéal, mais c'est pour rappeler aux uns et aux autres que la mondialisation est la somme des valeurs humaines.

De même, à travers son réalisme, cette auteure franco-sénégalaise semble dire que le cosmopolitisme n'est pas synonyme de renoncement ni de déracinement, mais il renvoie chaque intellectuel, peuple à avoir le courage de dénoncer les dérapages culturels de chez lui. Il faut faire face aux problèmes socioculturels de chez soi au lieu de leur tourner le dos ou de sombrer dans un pessimisme stérile. Dans le contexte actuel de choses, estime-t-elle : « Grandir, c'est apprendre à les regarder sous le prisme de leur simple condition humaine » (*Impossible de*

grandir, p.483). L'ancrage socioculturel de son roman traduit, dans cette logique de construction de nouveaux paradigmes identitaires, une urgence. Il sous-tend un éveil de conscience humaniste des peuples africains sans quoi le développement intégral demeurera une utopie. Le titre est dans ce sens révélateur. Il suppose que l'incrément socioéconomique et le vivre-ensemble sont des réalités qui passent par la conscience de soi et de son rapport aux autres. Ainsi, l'inclusion sociale de la femme et de l'enfant constitue un véritable atout.

Conclusion

Au terme de cette réflexion, il importe d'en faire la synthèse. Le travail consistait à réfléchir sur les techniques narratives allant de la déchirure à la construction de l'identité dans le roman de Fatou Diome : *Impossible de grandir*. Il était question de démontrer comment s'opère la déchirure chez Fatou Diome et de montrer en quoi le roman de cette auteure invite à la déconstruction et à la construction d'une nouvelle identité. En se servant de l'approche thématique, l'étude révèle, au sujet de la déchirure, que Fatou Diome s'en sert d'une part pour justifier la quête de l'identité et, d'autre part, pour porter un regard critique sur les cultures et traditions sérères. Il en résulte que le rejet social pousse les victimes au repli identitaire, à se déchirer. Ensuite, il ressort de la satire culturelle et satirique qui en découle que l'autoritarisme avunculaire défait les liens familiaux. Que l'idée de fille-mère et d'enfant illégitime n'est pas sérère ou africaine, mais occidentale. En outre, il suit que de tous les rejets sociaux, celui qui provient d'un membre de la famille est le plus dangereux, car il affecte psychologiquement, sentimentalement et physiquement la victime. Toutefois, pour en sortir, Fatou Diome préconise la résilience.

Ensuite, l'analyse dévoile, dans le second versant de la réflexion que la marginalisation de la femme et de l'enfant, notamment de la fille-mère et de l'enfant illégitime est infondée et dénudée de raison ; en effet, dans le passé précolonial, ces appellations ne

figuraient pas dans le vocabulaire sérère. Leur intrusion est due à l'incapacité de certains peuples sérères islamisés à concilier les cultures et traditions africaines d'avec celles des autres dans un élan de mutualisation. De même, il en résulte que Fatou Diome ne s'approprie pas pour renoncer à ses traditions et cultures, mais plutôt pour les désintoxiquer, les désoccidentaliser et les décoloniser. À ce titre, l'évocation du passé ou du présent vise à restaurer l'ordre, à rétablir le droit. C'est aussi pour conscientiser et prôner l'esprit humaniste. C'est encore pour forger, chez ses lecteurs, l'esprit de l'acceptation de l'Autre dans sa différence.

Somme toute, la déchirure et la déconstruction convergent vers la reconfiguration de l'identité pour qu'elle soit inclusive et intégrante. Aussi sa vision du monde se peut-elle, à la lumière des réalités africaines contemporaines, une interpellation.

Références bibliographiques

DIOME, Fatou, 2013, *Impossible de grandir*, Paris, Flammarion.

FANON, Frantz, 1991, *Les Damnés de la terre*, Paris, Gallimard, Collection Folio.

KI-ZERBO, Joseph, 2017, *Regards sur la société africaine*, Dakar, Nouvelles Éditions Numériques Africaines.

KOUROUMA, Ahmadou, 1968, *Les Soleils des indépendances*, Paris, Éditions du Seuil.

MBEMBÉ, Achille, 2010, *Sortir de la grande nuit. Essai sur l'Afrique décolonisée*, Paris, La Découverte.

MBEMB, Achille et SARR, Felwing, 2017, *Écrire Afrique-monde*, Paris, Philippe Rey.

MEMMI, Albert, 2002, *Le Portrait du colonisé précédé de Portrait du Colonisateur*, Paris, Gallimard.

MIANO, Léonora, 2021, *Afropea, une utopie post-occidentalité*, Paris, Pluriel.

H. MOUDAÏNA et Y. MADJINDAYE, Le drame des filles-mères et des enfants illégitimes dans "Impossible de grandir" de Fatou Diome

MPINDI Paul Mpunga, 2014, *Manuel de morale chrétienne en Afrique. Vivre la foi chrétienne au quotidien*, Presses Bibliques Africaines.

PALAI, Clément Dili et DAOUDA, Paré, 2008, *Littératures et déchirures*, Paris, L'Harmattan.

SARR, Felwing, 2016, *Afrotopea*, Paris, Philippe Rey.